

Mémoires d'une rénovatrice (dé)rangée

Comment une adepte de la simplicité volontaire peut-elle se transformer en coureuse de Rona? Ou les affres de la surconsommation et de la culpabilité.

par Nicole Campeau

Économistes et politiciens peuvent être fiers de moi et de mon homme. Le portefeuille aux quatre vents, on fait rouler l'économie à un train d'enfer! L'avenir de l'humanité repose sur le magasinage? Nous faisons notre part!

Il a suffi que je tombe amoureuse de cette adorable maison de campagne centenaire en même temps que de son propriétaire pour me transformer en reine de la rénovation. Au bord de la crise de nerfs, j'officie à l'autel de la consommation depuis des mois! Tandis que mon homme gère le chantier et multiplie les jobs de bras (c'est très masculin, ça!), me voilà devenue magasinieuse en chef (c'est très féminin, ça!), m'épuisant à trouver le meilleur et le plus beau en tout, à juste prix bien sûr.

Je suis prise de vertiges devant les 45 modèles de robinets, les couleurs de comptoir, les poignées de porte à perte de vue. Que m'est-il donc arrivé, à moi qui suis plus proche de la simplicité volontaire et d'Alexandre le bienheureux que de la course à la possession? Suffit-il d'aimer le confort et la beauté pour risquer la frénésie? Suis-je en proie au syndrome Martha Stewart, version québécoise? Coincée entre les rêves sur papier glacé de *Décormag* et de *Fleurs, Plantes et Jardins*, me voilà devenue la fée du style champêtre mâtiné de contemporain.

Sans parler de l'aménagement paysager digne des travaux d'Hercu-

le. Car M. Bricole (le chum de Martha) s'est amusé à faire déverser dans la cour la bagatelle de 14 chargements de terre pour harmoniser le terrain et la terrasse! Nos vieux cerisiers céderont la place à un jardin bucolique... sur lequel on mettra des années à suer avant qu'il n'atteigne son apothéose. Nous voilà même munis d'une remise (en bois de grange recyclé tout de même!) où se cache, j'ai honte, une tondeuse!

J'ai frappé mon Waterloo le jour où l'on a étendu des rouleaux de tourbe, bénissant le ciel de nous abreuver de pluie durant cinq jours, pour apaiser notre conscience écologique. Après tout, on fait notre compost! Et quand le pavé d'argile a été livré directement de Pennsylvanie – c'est ce rouge unique que nous voulions –, ma croisade pour l'achat local en a pris un coup! Car voilà bien l'autre partie du problème. Depuis que Laure Waridel m'a fait comprendre qu'acheter c'est voter, ma conscience sociale ne me laisse plus de répit.

Moi qui me fais un point d'honneur d'apporter ma modeste contribution à l'Accord de Kyoto en limitant l'utilisation de mon auto, je contemple, torturée, mon comptoir de granit en provenance du Brésil, en croquant des mini-carottes livrées de Californie. Combien de pollution, d'usure de la chaussée a-t-il fallu pour qu'ils se rendent jusqu'à moi? Dans quelles conditions de travail a été extraite cette superbe

dalle de pierre et emballés ces avortons de légumes?

Pour vivre heureux, consommons idiots? J'ai vécu mon chemin de Damas chez Rona, un après-midi divin que j'aurais pu passer à contempler le temps qui passe. C'est là que j'ai fait corps avec mes sœurs et frères en consommation, dociles et anonymes soldats de l'avidité programmée. Ils sont fatigués, les soldats, stressés, endettés. Travaillant toujours plus pour acheter encore et encore. En Amérique du Nord, nous possédons deux fois plus d'objets qu'il y a 50 ans et moins de temps libre que jamais. Les Américains consacrent six heures par semaine à faire des emplettes et 40 minutes à jouer avec leurs enfants. Nous ne sommes probablement pas loin derrière.

Nous qui rêvions de la société des loisirs, nous voilà devenus des boulimiques compulsifs, travaillant pour acheter des objets à l'obsolescence planifiée, nous débattant devant une multitude de marques qui nous donnent l'illusion du choix. Et on en paie le prix. Bonjour le stress, le *burnout*, les antidépresseurs et l'endettement. Jusqu'à la malbouffe qui gagne du terrain, alors que nos supermarchés débordent de produits comme jamais, couverts de pesticides et d'emballages superflus.

Les femmes seraient-elles les gardiennes du Temple de l'idéologie néolibérale tout en étant ses premières victimes: travailleuses et magasinieuses épuisées, en manque



de temps pour soi et pour la famille, ou pauvres et exclues des lois du marché?

Où nous mènera cette logique débile? Pourtant, on sait bien qu'à ce rythme-là on est en train de dévorer les ressources de la planète, nos écosystèmes sont au bord des soins intensifs, le réchauffement climatique est une catastrophe annoncée! Qu'est-ce qui nous attend alors que les pays émergents se mettent au pas de l'*American Way of Life*?

Il y a des limites à consommer idiot. Acheter est politique. Et derrière notre course à l'aubaine, il y a trop de *sweatshops* et d'exploitations agricoles aux conditions de travail misérables, en particulier pour les femmes et les enfants. Au Nord aussi, on nivelle par le bas, avec la sous-traitance et le travail précaire. L'effet Wal-Mart, champion des bas prix et des bas salaires, nous guette. La mondialisation ne tient pas ses promesses: les écarts augmentent entre les riches et les pauvres.

Le «progrès» serait-il possible autrement? Étendue dans mon hamac, jus d'orange bio et table bancale recyclée à mes côtés, je rêve à la société idéale. Je rêve que partout sur la planète, de multiples voix s'ajoutent à celles qui exigent déjà une autre économie, responsable et solidaire: écologistes, altermondialistes, féministes, artisans du commerce équitable, de l'économie sociale, de l'investissement responsable, de la simplicité volontaire, de l'achat local, etc.

Je rêve que nous calculons la richesse autrement. Au Produit intérieur brut (ou PIB), qui croît avec les accidents, les guerres, les divorces, les catastrophes écologiques, etc.), nous pourrions accoler l'Indicateur de progrès véritable (IPV), qui mesure les valeurs positives et soustrait les négatives. Et reconnaître la valeur du travail invisible, majoritairement porté par les femmes, et des économies plurielles. Et faire du commerce équitable une règle incontournable des échanges internationaux. Et développer des méthodes pour calculer le coût réel des produits, compte tenu des coûts sociaux et environnementaux. Combien coûte réellement le sac de carottes miniatures qui a fait 4500 kilomètres pour se rendre jusqu'à ma table?

Toujours allongée sous l'ombre légère, néanmoins enduite d'une crème solaire 60 fps hypoallergène, je continue d'imaginer mieux. Je rêve que nous apprenons à vivre autrement. Nous privilégions autant le niveau d'être que le niveau de vie. Nous travaillons moins et nous partageons notre travail. Nous avons du temps pour notre famille, notre communauté, la paresse. Nous valorisons ces richesses, tout autant que l'air pur. L'économie verte et responsable est notre Bible. Le commerce

équitable va de soi. Nos placements sont éthiques. Nous consommons durable. Et *Small is beautiful* remplace le *Think big, s'tie!* d'Elvis Gratton. Soupirs... Utopie? Tout commence par elle, non?

Suffit-il d'aimer le confort et la beauté pour risquer la frénésie? Suis-je en proie au syndrome Martha Stewart, version québécoise?

Alors que j'ouvre un œil rasséréné en contemplant les résultats tout de même charmants de notre surmenage, mon cher ado s'approche, élégant dans ses fringues judicieusement choisies, et me lance nonchalamment: «C'est poche, une vieille maison, on n'a même pas de sous-sol pour installer un cinéma maison...»

NICOLE CAMPEAU, qui a fait partie du comité de rédaction de *La Vie en rose*, est journaliste à la pige et rénovatrice à la pièce.